

## [Jacques Allard]

Jacques Allard

Volume 10, numéro 3 (57), mai-juin 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60353ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allard, J. (1968). [Jacques Allard]. *Liberté*, 10(3), 87-92.

# *l'enseignement de la littérature en rapport avec l'état de la langue*

*jacques allard:*

Enseigner ici la littérature est un luxe inouï qui renvoie à tous les autres qui minent notre société soi-disant trop riche pour être libre ou trop aliénée pour être riche. Voilà ce que se disent, de plus en plus nombreux, les professeurs de littérature. A la fin de cette fructueuse rencontre l'on comprend sans qu'il soit besoin d'épiloguer les raisons d'une pareille réflexion. Au bout de quelques années de formation acquise, il faut le dire, dans la dispersion inhérente à un enseignement «alimentaire», nous avouons de plus en plus, à la face de tous, ce que notre enthousiasme professionnel, nos recherches théoriques ou pratiques n'ont réussi qu'à mieux faire éclater, notre inutilité ou, si l'on veut, le luxe inouï qu'a été et qu'est souvent notre enseignement. Parce que, bien sûr, comme tous savent, la situation même de la littérature est incertaine dans notre civilisation. Mais la raison la plus immédiate part de la quotidienneté de l'exercice de notre métier où nous faisons l'expérience douloureusement pressante de la marre linguistique québécoise. Celle où croupissent nos étudiants, celle d'où émergent, à peine moins vaseux, beaucoup de nos collègues sinon nous-mêmes qui tentons de nager. Et les prétendus rescapés que nous sommes peuvent mesurer, en même temps, l'étendue du désastre qu'ils fuient et l'éloignement de la rive où sommeille peureusement confiante *sa-Majesté-la-langue-française-standard-universelle*. Voilà exprimé sommairement le rapport premier qui vient à l'esprit et dans l'expérience quand il s'agit d'examiner ceux de l'enseignement de la littérature et de l'état de la langue au Québec. Et plutôt que de reprendre les jérémiades traditionnelles, il est plus intéressant de continuer de décrire notre résistance au paludisme linguistique et scolaire québécois.

Nous sommes donc de plus en plus bons princes et nageons vers la belle endormie tout en essayant d'entraîner dans notre

sillage (?) tous ceux qui menacent de sombrer. Notre action porte d'abord au plan local: nous tâchons par exemple d'envisager à l'intérieur des programmes officiels des mécanismes de rattrapage. Certains collègues tiennent par exemple ces mesures touchantes parce que désespérées qui consistent à forcer l'inscription de leurs finissants à des cours spéciaux où il s'agit d'apprendre, justement, à écrire sinon à parler. Ils doivent ces futurs étudiants en lettres de Montréal et à Laval, ces futurs (eh! oui...) professeurs de français et de littérature, ils doivent apprendre comment on construit une phrase, quelles sont les ressources syntaxiques, mais aussi sémantiques et stylistiques de leur langue maternelle. Ils doivent apprendre ce qu'une douzaine d'années passées à l'école (presque deux dizaines dans l'existence québécoise) n'ont pas réussi à leur donner: la maîtrise élémentaire de la cohérence sinon de l'élégance et de la richesse du discours français. Tout le monde comprendra facilement les limites et les mérites de semblables mesures.

A un plan plus vaste, nous professeurs de littérature découvrons après nos collègues mathématiciens ou historiens qu'il nous faut non seulement parfaire notre formation mais qu'il nous faut aussi *le pouvoir*. Nous avons maintenant une association nationale, fondée en décembre dernier à Montréal. Ce *pouvoir* que nous donnera peut-être la conjugaison de nos faibles efforts personnels, c'est celui de modifier d'abord nos propres conditions de travail professionnel, c'est-à-dire nos objectifs, nos programmes et nos méthodes; c'est celui ensuite, beaucoup plus aléatoire, de modifier les conditions du rayonnement même de notre travail dans la société québécoise. Parce que, évidemment, nous nous rendons compte de l'absurdité d'un enseignement quotidiennement nié, du moins dévalorisé par une structure politique donnée. Tellement que le jour n'est peut-être pas loin où l'on verra les professeurs de français et de littérature refuser de continuer leur enseignement à moins que des mesures, tel l'unilinguisme, soient prises. Notre regroupement part donc d'une prise de conscience de plus en plus large où nous voyons que notre enseignement est lié au problème linguistique québécois qui est, lui, un problème politique. C'est pourquoi nous avons décidé d'entreprendre,

selon nos moyens, ce que nous avons longtemps désiré voir l'état québécois entreprendre, tous les travaux de recherches et d'enquêtes qui nous permettront d'obtenir l'amélioration de nos conditions de travail, et le changement radical de celles qui prévalent dans son rayonnement public. Cette politisation un peu tardive de ceux qui sont réputés être les plus individualistes des enseignants ne nous conduit pas encore à solliciter directement le pouvoir aux prochaines élections québécoises. Elle entraîne cependant une modification de plus en plus sensible, à travers l'éventail des méthodes, qui part de la réflexion faite au début sur le luxe de notre enseignement et qui découle aussi des œuvres contemporaines dont nous nous alimentons.

L'enseignement traditionnel des lettres au Québec est vraiment ce luxe. Nous ne pouvons pas nous contenter d'inviter l'étudiant québécois à revêtir une défroque exotique, la plupart du temps française, le faire rêver sous un platane ou sur les bords de la Seine ou encore le plonger dans les affres de l'histoire républicaine française, dans les rues du ventre de Paris ou dans les avenues existentialistes. Nous ne pouvons plus proposer cet exotisme et son envers soi-disant bucolique et folklorique que l'on appelait, il y a peu de temps encore, avec beaucoup de condescendance et d'ambiguïté, la littérature canadienne. C'est avant tout ce luxe que nous répudions au profit d'une sorte d'enseignement que l'on appellera peut-être engagé pour mieux l'exorciser ou l'ostraciser alors que nous voulons devenir seulement ce que requiert de nous la nouvelle société québécoise, des animateurs culturels qui croient en l'art et la beauté et qui tiennent à en faire partager une dégustation raisonnée dans la mise en valeur et le prolongement de l'œuvre littéraire elle-même. Et nous arrivons au deuxième rapport entre notre enseignement et notre langue, qui est moins évident ou moins immédiat mais n'en procède pas moins de l'enseignement lui-même et des œuvres françaises et québécoises dont nous avons à faire l'étude.

Il est un enseignement ou si l'on veut une technique d'explication de plus en plus utilisée, répandue ici, c'est celle des disciplines linguistiques, en particulier la stylistique et la sémantique dont Ulric Aylwin a bien indiqué hier qu'elles

embrassaient à sa base la totalité des éléments de signification de l'œuvre, aussi bien les valeurs affectives qu'intellectuelles, historiques, sociales, culturelles ou symboliques. La faveur dont jouit la linguistique ne réussit pas à elle seule à expliquer son utilisation de plus en plus importante ici. En effet ce sont très souvent les œuvres elles-mêmes et surtout les québécoises qui nous entraînent dans ce champ particulier de l'interprétation littéraire. Bien sûr, ce champ s'impose de lui-même quand il s'agit de nous approprier la littérature française au sens où l'entendaient André Brochu et Roland Arpin, puisqu'il nous faut rompre la distance, transcender l'exotisme de la parole française dans notre entreprise nationale de la construction d'un langage.

La littérature québécoise nous aidera à illustrer plus facilement le rapport fondamental de la parole et du langage québécois. C'est entendu, et cela peut paraître énorme à des non-québécois, nous avons ici une parole avant que d'avoir un langage, comme le remarque si bien Jacques Brault dans la dernière livraison de *Liberté*.

Après le défrichage immense accompli par nos poètes depuis plus de vingt ans, voici que notre roman s'est lancé, depuis à peu près dix ans, à la conquête consciemment menée des mots dans l'accomplissement d'une parole qui appelle de façon pressante la venue d'un langage propre aux québécois. Or ce roman et cette poésie comme on l'a déjà signalé sont étudiés aujourd'hui dans nos classes. Comment l'entreprise romanesque récente nous force-t-elle en dehors de tout souci méthodologique à faire ce nouveau rapport entre notre enseignement et notre langue? En privilégiant de façon continue depuis les années 1960 la conquête du langage dans l'accomplissement de la parole. Cela part au moins du *Libraire* de Gérard Bessette, passe par les œuvres du mouvement *Parti Pris* et arrive à des livres comme ceux de Ducharme, Godbout et Aquin (et l'on pourrait en nommer encore plusieurs autres). Notre enseignement ne peut donc pas passer outre à l'aventure d'un Hervé Jodoin en quête de la justesse, combattant l'injustesse de la masse villageoise et mettant en œuvre toutes les ressources stylistiques que le maître Bessette met à sa disposition. On ne peut non plus oublier la catharsis entreprise

par les œuvres de Renaud (*Le Cassé*), Major (*Le Cabochon*, *La Chair de poule*), de Jasmin (*Pleure pas Germaine*, etc.), de Girouard (*La Ville inhumaine*) ou les nouvelles de Godin où c'est précisément à partir de notre mare linguistique que l'on a tenté de faire de la boue un limon d'origine comme disait Chamberland en 1965. Et quand on arrive à l'éclatante profusion des années les plus proches, à celle de Bessette avec *l'Incubation*, celle de Godbout avec *Le Couteau sur la table* et *Salut Galarneau*, celle de Hubert Aquin avec *Prochain épisode* et *Trou de mémoire* toutes les ressources historiques, lexicologiques et stylistiques qui nous furent nécessaires pour comprendre le cheminement de ce fiévreux combat éclatent à leur tour nous forçant à une nouvelle synthèse de nos valeurs imaginaires, emportés que nous sommes dans un pari que toute notre littérature nous commande d'assumer. Ainsi des professeurs de littérature sont obligés de par leur situation de pique-assiette vis-à-vis des œuvres, de faire ce dont parlaient J. Godbout et H. Aquin hier, c'est-à-dire de prolonger la véritable action culturelle véhiculée par notre littérature. Nous devons refaire le pari des écrivains, qui réussissent à nous donner la parole à partir d'un langage vicié. Ils nous démontrent qu'à force de nommer les mots et les choses du pays imaginaire nous parviendrons probablement et à condition d'y mettre et cette fois collectivement autant d'acharnement, à nous emparer non seulement des mots mais des contenus véhiculés et à habiter à notre tour notre paysage, nous qui n'avons que cet espace-temps concret, traditionnellement rebutant, mais dont on nous apprend de plus en plus et l'amour et la beauté.

Voilà quelques-uns des rapports sommaires qu'entretient notre enseignement avec l'état de la langue au Québec. Si notre pari est fondé cela nous conduira à des études qui seraient aussi passionnantes que révélatrices. L'on pourrait par exemple comparer deux répertoires linguistiques: l'un littéraire ou imaginaire et l'autre quotidien et concret, comparer par exemple la langue du *Cassé* ou de *Salut Galarneau* à tel groupe donné d'un quartier montréalais. Voilà comment notre enseignement prétend partir des sources vives de notre être

québécois pour y arriver encore au bout du compte dans une démarche rassemblant toutes les voies d'approches de la dégustation raisonnée de notre littérature et mobilisant toutes nos ressources professionnelles en vue de modifier les conditions particulières et générales de l'exercice de notre métier. Ainsi nous prétendons répudier le luxe traditionnel et faire autant que se peut et trop modestement encore la révolution culturelle qui est le seul gage du redressement linguistique et total de notre société.

*gérald godin:*

L'état de la langue au Québec est mauvais pour les raisons historiques et par la suite économique que l'on sait. Est-ce que la littérature a un rôle à jouer dans ce redressement de l'état de la langue? Oui et non si l'on conçoit son rôle comme étant un engagement, une utilité que veulent nous imposer certains sergents recruteurs. Je crois que la littérature n'a aucun rôle à jouer à cet égard. En d'autres termes, la littérature ne doit pas colporter une grammaire en ses poches, une grammaire qui soit celle du français universel. Là n'est pas son rôle, ni sa fonction.

Tout engagement imposé de l'extérieur ne peut donner que des œuvres minables. Toutefois, la littérature, telle qu'un groupe d'écrivains dont je fais partie, celui de *Parti Pris*, littérature telle que conçue par nous avait un rôle éminent à jouer, non pas pour l'amélioration de la langue mais pour éclairer la situation réelle: d'une part les gens du peuple québécois, et deuxièmement la langue qu'ils parlaient. La conception que les écrivains de *Parti Pris* se faisaient et se font du rôle de la littérature est assez simple. Et de toute manière il était partiellement inconscient et surgi de l'âme même des écrivains de *Parti Pris* qui étaient, pour la majorité, d'origine modeste et qui, par conséquent, avaient été élevés dans ce que Allard appelle «cette mare linguistique» et pas du tout dans ce langage minoritaire qui est ici le beau langage. A *Parti Pris*